

C'EST UNE MONTAGNE qui tombe dans le ciel, un ciel bleu comme l'azur au fond de la mer ; une mer suspendue sous les étoiles et dont le gouffre de cobalt aspire le regard par-delà deux cornes rocheuses, deux falaises ocre hachurées par l'érosion. Les murailles jumelles dominant de trois cents mètres l'étroit collet par lequel on pèrègrine du val de Durbon aux bois de Champforan, des noires sapinières du Bochaine aux steppes jaunes du Dévoluy, le pays haut perché.

Un religieux fèru de vieille iconographie la comparerait plutôt au bonnet à double corne porté par les Lèvitès de l'Ancien Testament. Les chartreux, qui s'installèrent en 1116 au fond du val de Durbon pour y établir une abbaye dominante sur l'âpre vallée du Buëch, devaient évoquer la terrible tribu, gardienne de l'Arche d'Alliance, en voyant rougeoyer, au couchant, le roc et la tête de Garnesier, nom de ces deux formidables pics qui surgissent dès qu'on entre dans leur désert où ne pouvait pènrètrer aucune femme. Entre ces montants divins se lève le premier soleil ; vers cette porte du jour

se dirigent les bûcherons allant œuvrer dans les sapinières et les hêtraies jadis plantées par les moines.

Mais la chartreuse, la Révolution l'a brûlée, il y a bien longtemps. Seuls quelques murs du moulin percent encore les touffes d'aulne bordant le colérique torrent de Bouriane. Ils servent de repaire aux gamins de la colonie de vacances qui a pris la place du monastère. Mehdi, quatorze ans, Sergio, treize ans, et François, douze ans, s'y glissent après dîner pour fumer de l'herbe, une skunk puissante obtenue contre des pièces de scooter volé. Ces « cigarettes pour rire » rapportées de Villeurbanne, section La Duchère, ils se les procurent devant la cave verte où, cinq fois par jour, les barbus descendent s'agenouiller. Les journaux écrivent que ce sont les *muslims* les vrais trafiquants du coin, que, avec la drogue, ils pourraient les cerveaux des jeunes Français par une sorte de guerre sournoise.

L'information fait bien rire les gosses :

– Pas besoin des coraniques pour se niquer la tête ! On était déjà assez atteints à la naissance.

– Mon vieux, du chichon il en avait plein les burnes quand il a sauté ma mère !

– Ta mère la pute !

– Ma mère ta pute !

Les écoles d'aujourd'hui, et les colos comme cet établissement de Durbon, ne sont plus celles d'hier où le père de

Sergio, désormais chômeur quadragénaire, découvrit l'observation des marmottes et son premier joint partagé à la fin du séjour avec un mono aux cheveux longs qui abîmait Simon et Garfunkel sur sa guitare écaillée. Des gosses de la classe moyenne, ici à Durbon, il n'y en a pas. Les parents ont trop peur des pédophiles pour envoyer leur progéniture au loin, entre les mains des adultes, ces inconnus.

Les municipalités n'expédient au grand air des Alpes que des gamins très agités qu'on ne veut plus voir, au moins l'espace d'un été. On regroupe là ces graines de sauvages pour mieux s'en débarrasser. On les sait trop durs pour risquer d'être violés, mais déjà trop adultes pour ne pas avoir d'irrépressibles envies de violer. Alors, au frais et à l'oxygène le semis de délinquants, loin de la ville et de ses tentations ; enfermés là-haut, parqués dans les prairies, emprisonnés par les hautes futaies, et le plus loin possible des villages.

Le premier est à six kilomètres à pied et le dénivelé, entre la colo et les premières maisons, de sept cents mètres. Une petite trotte que, même à VTT, ces fainéants de banlieue n'ont guère envie de se taper. Au village, la distance rassure : les voyous de « là-haut » sont condamnés à la forêt.

– Qu'ils restent entre eux, les renards, et qu'ils s'y bouffent, grognent les locaux au comptoir de l'unique bar en se versant, à midi, un troisième pastis.

Guillaume Farel, le mono chargé des gamins, s'est vu contraint de réduire leurs descentes vers la civilisation. Cinq jours après leur arrivée, il avait conduit la dizaine de gosses aux gorges d'Agnelle, pour un stage de grimpe le long de la *via ferrata* qui domine les rails du chemin de fer. Après avoir terrorisé des Hollandais pique-niquant là, quelques renards caillassèrent le TER tout neuf qui effectue Grenoble-Briançon. François surtout, avec dans l'œil une haine à glacer le sang ; une haine sans racines ni raison, une haine pour rire.

– Une haine parce que j'ai trop la haine !

– Mais la haine de quoi ? risqua Guillaume, qui avait du mal à le calmer.

– Ta gueule, tu peux pas piger, lui renvoya François avant de se murer dans un silence têtue.

– Laisse tomber, *man*, il est chtarbé, affirma Sergio.

– Et si on s'en roulait un ? conclut Mehdi. On se fait trop ieuh ici ! Faut que je me saccage la teuté.

Guillaume, huit ans de plus et une licence d'histoire tout juste décrochée, avait fini par se joindre à leur trio pour tirer sur la cigarette huileuse, estimant qu'il serait plus cool, c'est-à-dire diplomatique, de partager l'apéritif générationnel.

Depuis l'incident, les jeunes renards, plus ou moins gardés par un Guillaume qui n'a pas l'étoffe d'un maton, restent là, dans cette vieille colo des PTT de la République. Son crépi

s'effrite, les fers forgés du préau rouillent ; elle tombe en lambeaux, comme les bonnes volontés. Il n'y a plus d'argent pour retaper les bâtiments exposés les longs mois d'hiver à des températures polaires et à une constante humidité. Les Postes Télégraphe et Téléphone, en devenant La Poste, s'en sont délestés sur la région qui les céda au département, lequel les fourgua à la commune qui les loue maintenant à une association de bénévoles urbains dont la maigre subvention vient d'être coupée par un secrétariat de la Jeunesse et des Sports plus préoccupé de dopage de haut niveau que de sauvetage de cas sociaux.

Le caillassage du train express régional n'a suscité aucune brève dans *Le Dauphiné Libéré*. D'autres prédateurs ont ses faveurs. Chaque jour, le quotidien titre sur le retour du loup. On le dit dans le massif du Dévoluy, juste derrière Garnesier, le mont cornu. La rumeur en est arrivée à la colo avec la tournée du boulanger. Vers la cabane des Chabottes, bien plus haut dans la montagne, il se dit que le loup aurait attaqué un troupeau.

– On a retrouvé quatre brebis la gorge ouverte. Dégueulasse à voir !

– Ça ne serait pas plutôt des chiens errants ? J'ai lu que les loups n'attaquaient qu'aux pattes de derrière, lui rétorque Guillaume, dubitatif.